

Les écrits

IES ÉCRITS

De l'émasculation

Luc Bureau

Numéro 148, novembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bureau, L. (2016). De l'émasculation. *Les écrits*, (148), 127–138.

LUC BUREAU

De l'émasculat

Cela rappelle ces réunions d'amis au cours desquelles une première histoire amusante ou déchirante lancée par l'un des complices en attire inmanquablement une seconde. Allons-y, d'abord, par une brève évocation de la première dont tout le monde connaît le triste dénouement; la seconde suivra dans un paragraphe ou deux. Les faits rapportés remontent aux années 1210-1220 et ne peuvent donc guère servir, alléguerez-vous, à juger des mœurs et des conduites d'aujourd'hui. Pourtant! La rue Chanoinesse à Paris, petite rue de rien du tout, sise dans l'île de la Cité, entre la Seine et la cathédrale Notre-Dame, se nomme ainsi pour la simple raison que de nombreux chanoines y avaient jadis élu leur demeure. Devant moi, au numéro 10 de cette rue, se dresse un immeuble de cinq étages, d'un gris terne, aux volets blanchâtres, que personne ne regarde faute d'une bonne raison pour le regarder. Il s'est pourtant passé ici même des choses peu banales, brûlantes, dirais-je, pas très catholiques en tout cas. Non pas dans le présent immeuble, bien entendu, qui date à peine du milieu du XIX^e siècle, mais dans une grande et belle maison médiévale à jamais disparue, bien plantée à cet endroit même, où habitait le chanoine Fulbert, saint homme comme tous ceux de sa race, qui s'encombraient modérément des vœux de pauvreté, d'obéissance ou de chasteté. Qui n'en était pas moins d'une grande exigence de bonnes mœurs à l'égard des autres! Pour

des raisons que je ne connais pas, Fulbert avait charge de veiller sur l'éducation et la bonne conduite d'une jeune nièce, Héloïse. N'étant pas en mesure de s'occuper lui-même de l'éducation de sa pupille, il lui fallait trouver quelqu'un qui soit digne de confiance qui s'en chargerait. Ayant entendu parler d'un philosophe et théologien de belle renommée et de belle apparence, fort érudit par ailleurs, Pierre Abélard (une sorte de Bernard-Henri Lévy, quoi !, en moins gonflé), il le manda et le nomma précepteur de la nièce. Celle-ci, hélas, offrait la fâcheuse particularité d'être trop intelligente, trop cultivée et surtout trop belle pour les faibles capacités de rétention hormonale de notre philosophe. Ce qui devait arriver arriva : le grand coup de foudre, les baisers fiévreux en cours de leçons, l'accouplement ardent, l'accouchement clandestin : « Sous prétexte d'étudier, nous étions tout entiers à l'amour ; ces mystérieux entretiens, que l'amour appelait de ses vœux, les leçons nous en ménageait l'occasion. Les livres étaient ouverts, mais il se mêlait, dans les leçons, plus de paroles d'amour que de philosophie, plus de baisers que d'explications ; mes mains revenaient plus souvent à son sein qu'à nos livres ; l'amour se réfléchissait dans nos yeux plus souvent que la lecture ne les dirigeait sur les textes... » (Histoire des malheurs d'Abélard adressée à un ami). Et tout cela se passait ici même, rue Chanoinesse, dans la maison et sous le nez de Fulbert, sans que ce dernier ne s'en rendit compte. Lorsqu'il fut mis au parfum de l'affaire, le revanchard se mordit les doigts, donna de la tête contre les murs, commanda à ses hommes de main de châtier l'offenseur à la hauteur de l'offense : de lui retrancher sa nature, sa virilité. Ne restait au mutilé qu'à se retirer dans une abbaye et à y mener une vie exemplaire. Il n'avait que 37 ou 38 ans.

Le sergent-major Paul Broquette, appartenant à l'armée de terre, n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il fut inopinément émasculé. Nous ignorons les circonstances exactes de l'accident. S'agissait-il, comme l'a affirmé un haut responsable de l'armée, d'une authentique et valorisante blessure de guerre? D'un coup fatal encaissé lors d'une beuverie qui dégénéra en bagarre entre soldats? De l'attaque subite et furieuse d'une bête féroce, tel un loup errant, un crocodile famélique, un hippopotame nerveux? D'une amputation expéditive suite à une gangrène foudroyante? De l'action vengeresse d'une «petite amie de guerre» trompée et délaissée? À la clinique militaire, les médecins de service se contentèrent de recoudre les lèvres de la plaie et de créer un conduit urinaire dérivatif.

Toujours est-il, et quoi qu'il en soit des causes de l'accident, que le sergent-major Broquette, décoré pour sa bravoure devant l'ennemi, revint au pays le bas du corps très amoché, privé de sa masculinité, de sa *nature*. Le mot nature n'apparaît pas ici par hasard. Tout comme le vin sans alcool, le café sans caféine, le tabac sans nicotine perdent leur nature véritable, l'homme privé de son appareil génital se voit déposséder de son essence individuelle, de sa substance incomparable, de sa nature admirable. Aux époques disparues où l'on savait encore appeler les choses par leur nom, au temps de Rabelais par exemple, ne disait-on pas du membre viril qu'il était intrinsèquement lié à la nature: «Les aultres enfloient en longueur, du membre qu'on nomme *le laboureur de nature*...» (*Pantagruel*). Et le philosophe Plutarque, plusieurs siècles avant Rabelais, rappelait en ces mots la procession des Bacchanales au cours de laquelle la nature de l'homme recevait un accueil triomphal: «... et puis quelqu'un y traînait un bouc, un autre portait une corbeille pleine de figes sèches, puis après tout on y portait un Phallus, qui est semblable de la *nature* d'un homme»

(*Œuvres morales de Plutarque*, traduites du grec par Maître Jacques Amyot, évêque et conseiller du roi). N'ayons crainte de rafraîchir la formule évangélique: «Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre sa nature singulière et munificente, dispensatrice d'insignes faveurs?» Il n'est plus qu'apparence, trompe-l'œil, faux-semblant. Ce sont de telles considérations embarrassantes qui, sourdement, tout au long des temps vides et des insomnies, montaient au cerveau du sergent-major Paul Broquette depuis son retour au foyer.

Ses jours et ses nuits s'écoulaient dans une sorte de léthargie figée, d'abattement invincible, le regard égaré, la lèvre inférieure pendante, les murmures imperceptibles. La bouteille de bière était devenue son seul analgésique contre la douleur qu'il éprouvait, son asile contre l'impuissance tragique à laquelle il était condamné faute d'un outil adéquat. Sa jeune conjointe, Pénélope, qui travaillait dans une agence de voyages au centre-ville, quittait tôt le matin la maison de banlieue et n'entrait le soir que vers les dix-neuf heures. La visite impromptue de quelques camarades militaires rapatriés interrompait parfois le cycle quotidien autrement aussi vide et immuable qu'un chemin de croix. Ses soupirs et ses sanglots étouffés avaient l'accent déchirant d'une lourde et funèbre mélodie: «À quoi sert l'existence quand on vit dans l'impuissance? Comment espérer à nouveau naviguer quand le navire a subi une irréparable avarie?» Et l'idée du suicide le hantait car il se rendait compte de tout le mal qu'il causait à sa conjointe et, surtout, de tout le bien dont il la privait. C'était clair comme le jour que cette dernière éprouvait de plus en plus durement l'aiguillon de la chair, ressentait des désirs troubles, des démangeaisons brûlantes. Bref, les jeux de Cypris qu'elle pratiquait avec tant d'art au temps où Paul possédait sa parfaite intégrité lui faisait grand défaut.

Tout comme le Phoenix renaissant de ses cendres, on voit parfois fleurir l'espoir sur les débris de la désespérance. L'amorce d'un tel revirement, dans le cas qui nous intéresse, vint de la télé, envers laquelle Paul éprouvait une passion proportionnelle à son désœuvrement. Après un ixième bulletin d'une météo paralysée depuis plusieurs jours, la journaliste Katie Dufour, de la station SPAM, enchaîna : « Les prouesses médicales en matière de greffes d'organes comblent de nos jours les espoirs les plus démesurés, là où, hier encore, prévalaient des hallucinations futuristes, des rêves totalement insensés. Klint Southwood, un ancien repris de justice néo-zélandais, est le premier être humain à bénéficier d'une greffe de la main. Alors que Klint effectuait certains travaux à l'atelier de menuiserie de la prison où il était détenu pour fraude, sa main fut complètement sectionnée au niveau du poignet par une scie circulaire. Aussitôt transporté au Christchurch Hospital, le patient a subi une intervention qui dura plus de neuf heures ; l'équipe de chirurgiens est parvenue à lui recoudre avec succès la main que l'accident lui avait enlevée. Une première mondiale ! Un fait qui tient du miracle ! Aucun doute que cette prouesse chirurgicale fera boule de neige et que, dans un avenir rapproché, on réussira des greffes d'organes encore plus complexes. »

Il n'en fallait pas plus pour qu'un espoir germât dans l'esprit de Paul : si l'on était parvenu à recoudre une main à un poignet, pourquoi pas un... à un pubis ? Le hic ! La « pièce » à raccorder, dans son cas, n'existait plus. Disparue, anéantie, volatilisée en terre de bataille ! Le greffon ne pourrait donc provenir que de quelqu'un d'autre, d'un étranger, d'un donneur volontaire ou contraint par la force ? D'un macchabée plus sûrement ! Une telle transplantation était-elle possible, avait-elle déjà été tentée ici ou ailleurs ? Par qui ? Quelles étaient les chances de réussite ? Trop de questions demeuraient

sans réponse. Son médecin de famille lui proposa de prendre contact avec le professeur Keo-Liang Chang, chef de l'équipe chirurgicale du département d'urologie de l'hôpital général Esprit-Saint. Censé avoir pratiqué plusieurs opérations sur des transsexuels, le docteur Chang avait, selon un journal médical, transplanté un membre viril étranger chez un homme de quarante-deux ans, victime d'une électrocution suite à une tentative d'enjambement d'une ligne à haute tension à demi tombée au sol. Bien que l'opération, dans ce dernier cas, fût un succès, le sujet récepteur de cette prouesse chirurgicale ainsi que sa conjointe éprouvèrent un tel choc psychologique qu'ils réclamèrent la résection quelques semaines plus tard. « Sans doute s'agissait-il de gens d'une nature névrosée », bourdonna Paul afin de se rassurer, prêt à tenter le tout pour le tout.

Dès le lendemain, surmontant sa timidité naturelle, laissant pour l'instant Pénélope dans l'ignorance de sa décision, Paul prit contact avec le célèbre chirurgien. Le rendez-vous secret fut fixé au 6 juin. Le jour dit, constatant l'état physique et psychique du patient, le docteur Chang proposa de risquer le coup, de procéder à l'audacieuse transplantation dans les semaines à venir. Une opération certes délicate mais praticable! Paul n'avait rien à perdre et, tout au contraire, risquait de rétablir son prestige, de redorer son blason.

Ne nous noyons surtout pas dans la mer de procédures précédant l'acte opératoire : paperasseries administratives, électrocardiogramme, prélèvement sanguin et urinaire, rencontre d'un cardiologue, d'un anesthésiste, d'un psychologue... Le 12 septembre, Paul Broquette avait un message dans la boîte vocale de son téléphone le convoquant, à jeun depuis minuit, le lendemain à 8 heures à l'hôpital. Il s'y rendit un long moment avant l'heure fixée. Ayant pris congé à l'agence, Pénélope, désormais au courant de l'affaire, l'accompagnait. Le membre

d'un homme en état de mort cérébral venait d'être prélevé. Pénélope désirait tout savoir et saisir sur le donneur, depuis son appartenance raciale, son état civil, son statut social, son âge, sa profession, sa taille, ses relations... On lui répliqua d'une manière aussi lapidaire que vague qu'il s'agissait d'un être tout à fait normal, de race blanche, d'une quarantaine d'années, célibataire, victime d'un carambolage : « Rien d'autre à ajouter ! » avait conclu l'infirmier chef. « C'est parti », lança le brancardier, tout en faisant rouler la civière vers la salle d'opération.

N'ayant pas eu le temps de prendre ne serait-ce qu'un café avant de quitter la maison, Pénélope profita du départ de Paul vers la salle d'opération pour se rendre à la cafétéria de l'hôpital afin de se sustenter légèrement. C'est là qu'elle apprit plein de choses sur le donneur qu'elle aurait préféré ne pas entendre. On ne choisit pas toujours les propos que les autres nous tiennent. Nadia Morin, infirmière aux urgences, cliente assidue de l'agence de voyage, s'accordait une pause-café. L'ayant reconnue, Pénélope la rejoignit avec un café et un croissant. Nadia en connaissait plus qu'un chapitre sur la vie de l'accidenté ayant fait don de son « amulette » (c'est le mot qu'utilisa Nadia) : « le bonhomme était un drôle de pistolet, lança-t-elle tout de go, un sacré tombeur de femmes, un embobelineur de métier, un chaud de la pince, un agile trousseur de jupons. Il a ensorcelé plus de filles ou de femmes dans sa vie agitée que le marquis de Sade. À un certain moment, j'ai été moi-même l'une de ses captures... » Il était passé minuit lorsque Paul, éveillé mais aux idées confuses, fut transféré dans la chambre qui lui était destinée. L'opération, bien qu'audacieuse, était une belle réussite au dire du docteur Chan.

Le 24 novembre de l'année suivante, près de quatorze mois après l'opération trop bien « réussie », Pénélope projette de se rendre chez un avocat afin d'entamer des procédures de

divorce. La chose a vraiment assez duré! Elle n'en peut plus de supporter la vie démente de ce dépravé de mari. L'appétit qu'il a développé pour la « chose » le hante à toute heure du jour et de la nuit. Nymphettes, prostituées de bas étage, poules de luxe, escortes, danseuses à gogo, transsexuelles, droguées : il tire sur tout ce qui bouge. Pénélope, pourtant fort dévouée à la chose, ne peut satisfaire à la demande : « Tu vas poursuivre ta vie dégoûtante de débauché tout seul », l'a-t-elle prévenu récemment. Il l'aime pourtant d'un amour fervent, la belle Pénélope, mais sa nouvelle « nature » lui commande les pires excès, jusqu'à participer à des bacchanales infâmes, à d'odieuses partouzes. Ne reste qu'une solution évidente, qui crève les yeux, mais oh ! combien douloureuse, avant que le mariage ne s'effondre ! Il faut faire marche arrière, revenir à l'état antérieur. L'amputation du « Minotaure » inassouissable est impérative.

Les choses vont se précipiter. Tout juste avant l'ablation de l'objet gonflé de perversité, le docteur Chang, toujours aussi plein d'attention envers ses patients, proposait à Paul de tenter la transplantation d'un nouvel organe. Il garantissait cette fois, contre tout risque, la qualité du produit qui provenait du corps sain d'un prêtre, grand serviteur de Dieu, membre de l'ordre des Capucins. Après avoir demandé l'avis de sa compagne – tous deux convaincus encore une fois de ne rien perdre au change –, Paul consentit d'emblée à la substitution. Autant, d'un point de vue chirurgical, la double opération s'avéra encore une fois une belle réussite, autant ses effets physiologiques et psychologiques furent désastreux. De même qu'un soulier ne convient pas à n'importe quel pied, l'organe copulateur de l'un ne convient pas forcément aux envies ou aux fantasmes de l'autre.

Après quelques semaines de convalescence obligée, Paul se livra à de saines activités de détente : marche solitaire, courte

session de jogging, observation de la nature, tir au pigeon... Quotidiennement, au cours de ses promenades, on le voyait par moments badauder du côté des écoles primaires, des centres de loisirs et des terrains de jeux de la ville. Comme si ces endroits exerçaient sur lui un magnétisme particulier. Après un laps de temps nécessaire à sa remise en forme, il offrit ses services comme moniteur de foot chez les jeunes garçons de 10 à 12 ans. Ses relations avec ces gamins étaient au début des plus honnêtes et sereines, se contentant de les taquiner, en leur donnant par exemple des surnoms, en leur racontant des blagues, en les mettant mal à l'aise en parlant de leurs amourettes... Mais il passa vite à des sujets plus intimes et scabreux. Il racontait à ces jeunes enfants plein de choses embarrassantes et creuses se rapportant à leurs attributs sexuels : que la manipulation de la « quéquette » stimulait l'intelligence des garçons, que les petites filles étaient bien malheureuses d'être privées d'un tel trésor, que la grosseur de ce trésor était un puissant indice de la capacité d'un jeune à devenir plus tard un vrai footballeur : « Un vrai joueur de foot, affirmait-il sur un ton militaire, est quelqu'un qui a des couilles ; tous les joueurs professionnels en sont la preuve vivante ! »

Peu de temps après ces séances aussi troublantes que pathétiques, Paul Broquette fut surpris en flagrant délit d'attouchement sur des garçonnets. Dénoncé, il plaida sa cause devant le tribunal en arguant, dans un premier temps, qu'il cherchait à savoir, par ses attouchements, si ces jeunes garçons possédaient un potentiel de footballeur. Et puis, devant l'incrédulité du juge et voyant que son argument ne servait à rien, il prit à partie le docteur Chang qui, à son insu, lui avait implanté l'« appareil » d'une crapule, d'un débauché, d'un répugnant curé pédéraste. C'était lui, le docteur Chang, le vrai coupable. Tout en évoquant un passage biblique [« Si ton œil te scandalise, arrache-

le et jette-le loin de toi... »], il se dit prêt à subir une nouvelle opération afin qu'on lui arrachât ce sexe qui échauffait en lui des désirs si intenses pour les enfants. Compte tenu des circonstances et du repentir sincère de l'accusé, le tribunal le relaxa sous condition d'amputation.

Passons franc et net une nouvelle fois sur les protocoles pré- et postopératoires. Il suffit de mentionner que le docteur Chang, qui venait d'être directement mis en cause pour tromperie artificieuse sur la provenance du greffon, refusa d'échanger un seul mot avec le patient, de le laisser entrer ne serait-ce que par courtoisie dans son bureau. C'est donc dans un nouveau département d'urologie, sous la direction du Dr Goldberg assisté du Dr Dreyfus, que se déroula la nouvelle intervention. Avant de procéder à l'ablation, le docteur Goldberg demanda au patient s'il souhaitait bénéficier d'un organe de substitution, d'un noble greffon prélevé le matin même sur le corps d'un éminent philosophe stoïcien. Une dernière tentative valait-elle le coup ? Les échecs répétés n'avaient pas délogé chez Paul le désir d'être un homme intégral. Il ne savait toutefois pas que les philosophes, à l'exception du galant Abélard, n'ont pas d'ordinaire une haute dévotion pour la bagatelle, et ne font que rarement sauter les boutons de leur braguette. Paul accueillit l'offre de substitution avec confiance et espoir. À regret, l'expérience se révéla aussi désastreuse que les précédentes. Non pas par un usage abusif de la « chose » mais, au contraire, par son non-usage. Paul était devenu aussi impuissant qu'un eunuque ayant la garde d'un sérail.

Dix ans ont passé depuis. Les événements survenus dans la vie du couple durant cette dernière décennie auraient de quoi nourrir les chroniques de plusieurs quotidiens. Contentons-nous de résumer la simple vérité en quelques mots. Par consentement mutuel entre époux, Paul Broquette, à l'instar du célèbre

philosophe émasculé Abélard, s'est retiré dans une abbaye, celle de Saint-Vallon, où il se voue à une vie exemplaire de chasteté, de mortification et de prière. À l'exemple d'Héloïse, la jeune et belle maîtresse d'Abélard, Pénélope est entrée au monastère de Saint-Pic, où elle mène une vie tout aussi édifiante que celle de son époux. La persistance de leurs sentiments amoureux, tout en se spiritualisant, se manifeste dans leur correspondance : leur amour charnel s'est en quelque sorte aéré et épuré en passant par des courriels !



